

Les Livres : poésie et prose

Taha Hussein

al-Risala, 1 juillet 1933

J'ai une lourde dette envers M. al-Aqqad, dont j'ai été empêché de m'acquitter jusqu'à présent. Il semble que je ne pourrai pas m'en acquitter d'un coup, et qu'il me faudra la régler par tranches ; car j'ai devant moi trois livres que j'ai lus et admirés, et sur lesquels j'ai des opinions que je voudrais faire connaître : le livre du maître sur Ibn al-Rumi, son livre sur Goethe, et son dernier recueil de vers, La Révélation de la quarantaine.

Et je ne sais pas pourquoi j'ai choisi de régler cette dette à l'envers, en commençant par le dernier de ces trois livres à paraître. Peut-être ai-je choisi de commencer par La Révélation de la quarantaine parce que c'est de la poésie, et parce que s'arrêter sur la poésie et les poètes est doux et agréable pour les écrivains qui ne savent pas composer de vers eux-mêmes ; ils trouvent dans sa lecture, sa critique et son analyse un plaisir qu'ils ne trouvent pas dans la lecture, la critique et l'analyse de la prose. Ou peut-être ai-je choisi de commencer par ce recueil parce que le critiquer est plus facile que de critiquer les deux autres livres — plus facile pour moi, et plus facile pour le grand poète lui-même — de sorte qu'il n'y aura entre nous aucune discussion, longue ou courte, et que nous n'aurons pas besoin de revenir aux livres de littérature et d'histoire pour établir une opinion que je tiens et qu'al-Aqqad contesterait, ou une opinion qu'al-Aqqad tient et que je n'accepterais pas. Ce ne sont là que des opinions et des réflexions suscitées en moi par la lecture de ce recueil, que je soumettrai à al-Aqqad et à ses lecteurs, tant ceux qui l'ont critiqué que ceux qui l'ont louangé, sans chercher à les imposer à quiconque, ni à les défendre avec entêtement, ni à argumenter pour elles ; et sans qu'al-Aqqad, ses partisans ou ses adversaires aient le droit de nier ces opinions ou de les contester, car ce sont des opinions liées au goût, au tempérament et à la nature du critique et à sa sensibilité à l'art, plus qu'à des faits établis ou à des questions sur lesquelles l'argument et la contestation abondent.

Et je ne pense pas que quiconque prétende m'imposer un goût autre que le mien, ou une nature autre que la mienne, ou une sensibilité à l'art autre que la mienne — que celui qui le veut soit satisfait, et que celui qui le veut soit mécontent. Je préfère naturellement la satisfaction des gens à

leur mécontentement, mais préférer cette satisfaction est une chose, et l'obtenir en est une autre.

Peut-être, en fin de compte, ai-je choisi de commencer par ce recueil parce que les propos des gens à son sujet se sont multipliés, parce que leur discussion à son sujet s'est intensifiée, parce que ses critiques ont poussé l'excès jusqu'à dépasser la mesure, et ses défenseurs ont tant exagéré qu'ils se sont écartés de la vérité ; j'ai donc voulu dire un mot sur ce recueil — non que cela règle la question dans sa juste mesure et ramène les parties divergentes à l'accord, car il n'y a pas de voie vers cela — mais cela peut représenter l'opinion d'un groupe de lecteurs équitables qui n'approuvent ni ne rejettent entièrement l'œuvre d'al-Aqqad, non parce qu'ils poussent à l'excès l'amour d'al-Aqqad ou sa haine, mais parce qu'ils la considèrent comme une œuvre artistique pure, qui convient parfois à leur goût, et alors ils l'approuvent, et heurte parfois leur goût, et alors ils la désapprouvent. Ces gens ont tout le droit de voir leurs opinions représentées et leurs positions montrées à l'égard de l'œuvre d'un écrivain dont, quoi que disent ses adversaires, on ne peut nier le talent, et d'un poète dont, quoi que disent ses ennemis, on ne peut nier la part d'excellence et le succès dans une très grande création originale.

Je veux m'arrêter un instant sur ces pages dont al-Aqqad a fait précéder ce recueil, pour approuver sans réserve ce qu'il y soutient — à savoir que parmi les modernistes, il en est qui ne font qu'imiter la modernisation, s'y méprennent, s'écartent de la juste mesure, et s'enlisent dans des jugements sur la poésie et l'art qui ne portent ni poids ni valeur. Et pour approuver également sans réserve ce qu'il y soutient — à savoir que le poète moderniste peut aborder les genres qu'ont abordés les anciens sans que cela touche à sa modernité ni diminue son talent ; il peut même être de son devoir d'aborder ces genres pour les renouveler et y insuffler une vie adaptée à l'époque, au milieu, et aux penchants de la génération dans laquelle vit le poète.

L'éloge n'est pas un défaut en tant qu'éloge, et l'éloge n'est pas un art qui doit mourir ; l'éloge est au contraire un des arts de la poésie qui doit subsister tant que subsiste la poésie, tant qu'il reste parmi les gens quelqu'un qui excelle et fait le bien, et tant qu'il reste parmi les gens quelqu'un qui apprécie l'excellence et félicite celui qui fait le bien pour ses bonnes actions. Et la satire est un des arts de la poésie qui doit subsister tant qu'il reste parmi les gens quelqu'un qui fait le mal, et tant qu'il reste parmi les gens quelqu'un qui aime censurer le corrupteur et

corriger le malfaiteur.

Et dites de même pour les autres genres, au-delà de l'éloge et de la satire, qu'ont abordés les anciens parmi les Arabes et les non-Arabes : ils ne doivent ni disparaître ni être abandonnés, mais doivent évoluer pour s'adapter aux autres modes de vie intellectuelle et artistique que vivent les gens selon la diversité des milieux et des époques.

Mais je me suis arrêté pour réfléchir un peu sur cette définition, par laquelle al-Aqqad a voulu définir la poésie, lorsqu'il dit :

« Quiconque veut enfermer la poésie dans une définition limitée est comme quiconque veut enfermer la vie elle-même dans une définition limitée ; le poète ne doit être tenu que par une seule exigence, en laquelle se replient toutes les autres exigences : à savoir, "l'expression belle d'un sentiment sincère". Tout ce qui entre dans cette rubrique — la rubrique de l'expression belle d'un sentiment sincère — est poésie, que ce soit éloge, satire, ou description des châteaux et des ruines campées ; et tout ce qui sort de cette rubrique n'est pas poésie, que ce soit un conte, une description de la nature, ou une invention moderne. »

La poésie, chez al-Aqqad, est donc comme la vie : il n'y a aucun moyen de l'enfermer ni de la définir — ou elle est comme la vie, susceptible d'être enfermée et définie, si enfermer ou définir la vie est seulement possible ! Mais al-Aqqad, ensuite, définit la poésie comme l'expression belle d'un sentiment sincère, et par cette définition même, il a lui-même enfermé la poésie et l'a rendue plus étroite que la vie ; car toute la vie n'est pas une expression belle d'un sentiment sincère — il y a, dans la vie, un sentiment insincère exprimé de façon non belle, et il y a un sentiment faux exprimé de façon belle, et il y a un sentiment sincère exprimé parfois de façon belle et parfois de façon non belle.

Et donc, la poésie n'est pas, comme la vie, hors de toute possibilité d'enfermement ; ni la poésie n'est, comme la vie, enfermée comme la vie est enfermée, et définie comme la vie est définie ; mais la poésie est une nuance parmi les nuances de la vie, et sa définition n'est ni impossible ni difficile. La preuve en est qu'al-Aqqad lui-même a tenté cette définition, définissant la poésie comme l'expression belle d'un sentiment sincère, et faisant de tout ce qui entre dans cette rubrique de la poésie, quelle que soit sa substance, et de tout ce qui en sort autre chose que de la poésie, quelle que soit sa forme, son image, ou son sujet.

Et je pense qu'al-Aqqad n'a pas réussi avec cette définition, car qu'a-t-il voulu dire par expression belle — s'agit-il du vers, ou de la prose ? Ou des deux à la fois ? Si c'est la première, alors des choses qui ne sont pas de la poésie pourraient entrer dans la définition de la poésie ; si c'est la seconde, alors toute la poésie versifiée pourrait sortir de cette définition ; et si c'est la troisième, alors toute belle parole décrivant un sentiment sincère est poésie ! Et alors, à quoi sert de diviser la parole en poésie et en prose ? Al-Aqqad dira que cette division est ancienne, sans utilité ; mais al-Aqqad lui-même n'a jamais appelé sa prose poésie, ni appliqué le mot « recueil » à autre chose qu'à ses vers, et La Révélation de la quarantaine, à ma connaissance, est entièrement en vers, sans aucune prose sinon des notes explicatives et des commentaires. La définition, donc, sur ce point, est tout à fait éloignée de la précision pour laquelle al-Aqqad est connu.

Cet écart s'élargit encore si vous développez un peu le sens de l'expression belle ; car la peinture est une expression belle, la musique est une expression belle, et le chant est une expression belle. Tout art beau, donc, est poésie ! C'est là un propos que tiennent les écrivains lorsqu'ils parlent avec légèreté, ou lorsqu'ils ne se soucient pas de précision ; mais s'ils veulent la justesse et la précision, ils doivent définir l'expression belle — et, en cela, ils doivent tenir compte du mètre et de la rime, ou du mètre sans la rime, ou à tout le moins de l'harmonie musicale. Et ce sentiment sincère, qu'est-ce ? Et que pourrait-il être ? Al-Aqqad est-il vraiment sûr que tout ce que les poètes décrivent avec tant de talent résulte réellement d'un sentiment sincère ? N'y a-t-il pas, parmi les poètes, ceux qui décrivent avec talent une gamme d'émotions qu'ils ne ressentent pas en réalité, et qu'ils ne sentent nullement avec sincérité, mais qu'ils connaissent, et connaissent bien, si bien que leur art vient à leur aide et leur permet de les décrire avec talent et de les exprimer en une expression belle ?

Je pense qu'al-Aqqad serait d'accord avec moi pour dire qu'une bonne connaissance est une chose, et qu'un sentiment sincère en est une autre. Al-Aqqad connaît sans doute cet exemple que donna Aristote du talent des poètes pour la contradiction — l'exemple de Pindare, auquel on demanda de louer un mulet, et qui, mécontent du salaire offert, le dédaigna et blâma le mulet ; puis, lorsque le salaire fut doublé, il transforma ce mulet en un coursier ailé ! Il est certain que Pindare n'éprouvait aucun sentiment sincère, ni pour les mérites de ce mulet, ni pour ses défauts ; il connaissait simplement ces mérites et ces défauts, et

son art vint à son aide et les dépeignit à merveille.

Nous savons tous que les poètes et les orateurs s'entraînent à louer une chose et à la blâmer, excellant également dans la louange et le blâme, et les exprimant tous deux en une expression belle, sans que leur sentiment envers l'un ou l'autre soit certainement sincère ou certainement faux — ce n'est là que pur talent artistique. Et donc, la sincérité du sentiment peut compter parmi les mérites et les vertus de la poésie, mais elle ne sera jamais un pilier de la poésie ; car si nous faisons de la sincérité du sentiment un pilier de la poésie, nous rayerions la plupart des poètes de l'histoire de la littérature dans toutes les langues. Les anciens ne se trompaient pas en disant que la plus douce des poésies est la plus mensongère ; et Aristote ne se trompait pas en permettant aux poètes un excès et une outrance qu'il n'a pas permis aux orateurs. Al-Aqqad doit donc vérifier cette définition de la poésie qu'il a donnée, et vérifier ses deux parties ensemble. Et pourtant — cette définition est-elle vraie de La Révélation de la quarantaine, de sorte que nous puissions dire que tout ce recueil est une expression belle d'un sentiment sincère ?

Que le sentiment d'al-Aqqad pour tout ce qu'il décrit dans son recueil soit sincère, c'est une chose que je sens avec une force qui n'admet ni doute ni soupçon. Mais, au regard de certains chapitres — au regard de ces chapitres où la personnalité d'al-Aqqad apparaît avec la plus parfaite clarté, au regard du chapitre de l'amour, par exemple, celui où apparaît chez al-Aqqad une personnalité remarquablement légère d'esprit, remarquablement douce d'âme, remarquablement amoureuse de la vie, remarquablement avide de plaisir, l'aimant tout en l'économisant. Voyez ces vers :

Quelle bouche ! / Quelle lèvre ! / Quel miel sur elle j'ai presque savouré ! / Quelle fleur sur elle j'ai presque cueillie ! / Douce, hélas pour elle ! / Tendre, délicate ! / Mon regret après elle / est un regret ruineux.

Ne voyez-vous pas là une personnalité qui aime la vie et s'en épris, qui aime le plaisir et s'empresse presque vers lui, si quelque chose ne la retenait fermement, ne la détournant pour qu'elle recule, réticente et contrite ? Et voyez comme il a réussi à créer, à partir de ces notions simples et familières, une diction belle, douce, tout entière élégante ; et comme il a su dépeindre, derrière ces notions faciles et familières que tous trouvent et que tous voient, un autre sens qui n'est ni facile, ni familier, ni répandu parmi les gens, mais réservé plutôt à ceux qui imposent la raison au sens, qui font régner la volonté sur la passion, et

qui trouvent un plaisir dans un désir aigu que retient une privation sévère ; al-Aqqad est épris de sa bien-aimée, épris de cette bouche et de cette lèvre, assoiffé avec force de son miel, attiré avec force par sa fleur ; il voudrait, mais n'agit pas ; il s'en approche, mais ne l'accomplit pas ; et il trouve un puissant plaisir dans cet amour et dans cette privation, sortant du stade du plaisir amoureux ordinaire pour entrer dans le stade du pur plaisir philosophique.

Dans ces vers apparaît la personnalité d'al-Aqqad, telle qu'elle est, remarquablement légère, aspirant à la beauté et inclinée vers elle ; remarquablement posée, préférant que sa jouissance de la beauté soit intellectuelle, sans péché ni faute.

Dans ces vers apparaît le talent d'al-Aqqad, et apparaît tout le chant qui remplit le cœur d'al-Aqqad, unissant douceur et force, et tentant les chanteurs de les mettre en musique ; dans ces vers se réalise la définition qu'al-Aqqad donne de la poésie, car ils sont une expression belle d'un sentiment sincère.

Dites de même de ces deux vers, qui sont pour moi parmi les plus beaux et les plus élevés de la poésie, et qui représentent pour moi al-Aqqad fidèlement. Ils représentent son indocilité et sa rébellion, et ils représentent sa douceur et sa sérénité.

Je ne vois pas le monde à la lumière du matin — / combien le monde est beau à la lumière des yeux ! / Il est comme un filtre pour la lumière, et il n'y a / de clarté que sa douce clarté préservée.

Voyez donc comme il s'est rebellé, s'est écarté de l'usage, et s'est montré indocile dans le premier hémistiché du premier vers, refusant de voir le monde à la lumière du matin, comme tout le monde le voit, et refusant de s'y habituer par cette lumière, comme tout le monde s'y habitue ! Puis voyez comme il est revenu, s'est repenti, s'est calmé, s'est apaisé et a fini par aimer ce monde — mais à la lumière des yeux, après qu'elle eut été réduite, épurée, purgée de tous accidents, n'en gardant que l'essence pure et la clarté nettoyée de toute souillure : combien le monde est beau à la lumière des yeux ! Puis voyez comme il a expliqué son amour pour ce monde épuré dans ce beau vers :

Il est comme un filtre pour la lumière, et il n'y a / de clarté que sa douce clarté préservée.

Dans ces deux vers, al-Aqqad n'aime pas le monde banal que la lumière du matin rend commun et accessible à tous ; il aime plutôt le monde préservé et exceptionnel que contient la lumière des yeux, et qu'il ne rend accessible qu'à une classe particulière de gens : les poètes.

Si vous voulez — et avec al-Aqqad il faut toujours vouloir — dépasser ce sens apparent que comprend tout homme ayant quelque part aux lettres, pour atteindre le symbole vers lequel tend al-Aqqad, et si vous suivez — et avec al-Aqqad il faut toujours suivre — la voie des symbolistes, qui désignent par le peu le beaucoup, et par le clair le caché, vous verrez que ces deux vers — pour toute leur rareté, leur brièveté, leur étroitesse — contiennent tout, et dépeignent l'âme du poète et son regard sur toute chose ; car al-Aqqad n'aime pas le commun, mais aime la distinction, et il n'y a en cela ni tort ni faute, car le poète qui mérite ce nom est aristocrate par nature, même s'il peut être l'homme le plus capable de tous de dépeindre la démocratie, de la comprendre, et de lui donner vie.

Je ne saurais guère douter que le sentiment d'al-Aqqad soit sincère dans tout ce chapitre du recueil, et si je me mettais à analyser ce qu'il y a de bon dans ce chapitre — et tout y est bon — je n'en finirais pas l'analyse en un chapitre, ni en plusieurs. Comme j'aurais voulu pouvoir m'arrêter sur ce poème merveilleux qu'al-Aqqad appelle « Sens vivants », ou sur ce vers poétique qu'il appelle « Amour philosophique », ou sur cette autre pièce parmi les muwashshahat, qu'al-Aqqad a nommée « La Nuit de la pleine lune » ; car dans ces trois poèmes, al-Aqqad a réuni des vertus de poésie splendide qui ne se réunissent pas dans les autres poèmes de ce recueil. S'y réunissent la sincérité et l'élévation du sentiment, la sincérité et la précision de la peinture, la sincérité et la distinction de la sensibilité, et une beauté de diction sans reproche ; et s'y réunissent un succès à atteindre des sens rares que nos poètes atteignent rarement, avec une habileté à rendre ces sens telle que les lecteurs et les auditeurs s'y trompent, croyant lire ou entendre une chose familière, alors qu'ils lisent et entendent des paroles des plus rares, des plus précieuses et des plus élevées — des paroles qui ne peuvent venir que d'un vrai poète. Dans ces poèmes se réunissent la beauté de l'expression et la sincérité du sentiment, et elles viennent près de se réunir dans tout ce chapitre, sans certains mots qui heurtent mon oreille, et que je crois heurter l'oreille de beaucoup d'autres, comme le mot *ma'raf* dans ce vers :

Tu as un visage comme le sceau de la vérité / sur la page usée du temps.

Je ne sais pas pourquoi je n'aime pas ce mot dans ce vers, ni pourquoi je le sens mal assuré, ne se fixant à sa place qu'à contrecœur, ni pourquoi je le sens petit et chétif face au temps. Et de même pour le mot « argile », que d'autres critiques que moi ont reproché à al-Aqqad dans son vers sur le baiser :

Elle est une coupe parmi les coupes des immortels, / que n'a souillée aucun mélange d'eau et d'argile.

Je ne discute pas le sens, et je ne lui porte pas atteinte en tentant de le gâter ou de le rabaisser ; mais ce goût qui est le mien, façonné par notre ancienne littérature arabe, recule, voire s'enfuit, devant cette « argile » accouplée au baiser. Je comprends que le poète puisse plaider la justesse du sens, sa précision, sa distinction, et son élévation au-dessus de l'ordinaire ; mais, malgré cela, je ne me sens pas à l'aise avec cette « argile » qu'on accouple au baiser, ou à laquelle on accouple le baiser.

Ici apparaît un trait d'al-Aqqad qui le distingue de ses confrères poètes contemporains ; car il appartient aux poètes du sens, qui veillent avec le plus grand soin à perfectionner leurs sens, à les affiner, à les distinguer, et à les élever au-dessus de l'ordinaire. Mais ils ne se donnent pas, avec les mots, la peine qu'ils se donnent avec les sens, avec un choix si minutieux et un tel scrupule, même excessif. Ce sont des disciples du sens, et ils prétendent que les mots doivent les suivre et se soumettre à eux ; ils ne demandent à leurs mots rien d'autre que de rendre leurs sens et de les exprimer correctement et sans ambiguïté — et si, en outre, les mots se trouvent être beaux, joyeux, délicats et doux, tant mieux, mais sinon, ils n'y voient ni tort ni faute.

Mais al-Aqqad doit faire l'une de deux choses : soit corriger sa définition de la poésie pour qu'elle n'exige plus la beauté de l'expression, soit corriger sa pratique en poésie, en se souciant davantage de perfectionner, d'embellir et d'orner sa diction pour l'oreille et le cœur qu'il ne le fait maintenant. Je préférerais pour lui la seconde voie ; car il n'est nullement vrai que la poésie puisse se dispenser de la beauté de la diction en s'appuyant sur la beauté et la splendeur du sens, bien qu'elle puisse parfois se dispenser de la beauté du sens en s'appuyant sur la beauté de la diction ; car la poésie est d'abord musique, et s'adresse donc à l'oreille, et si elle peut tromper l'oreille par la beauté et l'harmonie de sa diction, elle pourra peut-être tromper le cœur et l'esprit, et pourra peut-être se contenter de l'oreille seule. Le meilleur de tout serait que le poète réussisse à accorder la beauté de la diction à la beauté du sens, et

al-Aqqad réussit souvent cet accord, mais il lui échappe parfois.

Il lui échappe quand il s'oublie lui-même, se tourne vers la philosophie et veut être un philosophe objectif — si l'expression est juste —, nous présentant les opinions philosophiques en elles-mêmes et telles qu'elles sont, sans y insuffler rien de sa personnalité ni de sa vie, comme s'il était le savant énonçant un principe de la science ou une de ses lois. Dans cet état, al-Aqqad perfectionne ses sens et les corrige sans reproche possible, mais ce perfectionnement et cette correction consomment son effort, ou l'essentiel de son effort, et il ne lui reste guère que ce qui lui permet de versifier ; et voilà que notre poète se révèle penseur de premier rang, mais sa versification en vient à ressembler à celle d'Abou al-'Ala, lui manquant la fluidité, l'éclat, la pureté du style, et lui manquant cette harmonie qui captive votre oreille, vous subjugue, et vous fait la proie du poète, qui jette dans votre esprit ce qu'il veut.

Toutes ces réflexions vous viennent en lisant la première section de La Révélation de la quarantaine. Et je veux être équitable ; car on ne peut guère regarder ce recueil, ni les autres recueils d'al-Aqqad, sans admirer le poète sans limite ; car il s'est élevé lui-même, et a élevé la poésie avec lui, dans un monde où les poètes arabes n'avaient pas coutume de vivre — je n'en excepterais guère qu'Abou al-'Ala. Les sujets qu'al-Aqqad choisit et qu'il versifie sont tous des sujets élevés, sublimes ; et même quand al-Aqqad descend là où vivent les gens, et partage avec eux, dans les genres qu'ils ont coutume de traiter en poésie, il ne tarde pas à élever ces genres, et à les faire planer dans une atmosphère que l'œil atteint à peine.

Je puis presque affirmer avec certitude que si les mots s'étaient présentés aisément à al-Aqqad, et si la langue avait été généreuse avec lui, nul en notre temps n'aurait pu l'égaler ; mais sa langue ne lui permet pas — à notre grand regret — de continuer à planer dans l'air ; elle pèse plutôt sur lui et sur ses sens, et le contraint à descendre, et il descend alors qu'il est de son droit de rester en haut. Al-Aqqad me permettra-t-il de lui reprocher un autre trait dans La Révélation de la quarantaine ? Ce sont ces notes explicatives qu'il fait précéder à un certain nombre de ses poèmes philosophiques, et qui laissent dans l'esprit une impression quelque peu lourde et pénible, et donnent au lecteur l'illusion que le poète a choisi certains sujets philosophiques que d'autres avant lui avaient traités et maîtrisés par la recherche et l'étude, et les a ensuite versifiés, les a versifiés sans réussir à les rendre clairs ; si bien qu'il leur a fait précéder cette explication, rendant sa poésie plus semblable à un

texte glosé qu'à de la vraie poésie !

Ceux qui lisent la poésie d'al-Aqqad et qui la goûtent sont les cultivés et les éclairés, accoutumés à lire la poésie et à la comprendre, et à lire une poésie plus difficile que celle d'al-Aqqad, et plus profondément plongée dans l'obscurité ; al-Aqqad peut donc avoir bonne opinion d'eux, et les laisser seuls avec sa poésie, pour qu'ils la comprennent comme ils le veulent et comme ils le peuvent.

Il n'y a aucun mal à ce que la poésie d'al-Aqqad soit parfois comprise autrement qu'il ne l'avait voulu ; car qui sait ? Peut-être est-ce lui qui se trompe, et son lecteur qui a raison ; et qui sait ? Peut-être reviendrait-il lui-même à son poème, le lirait, et y comprendrait autre chose que ce qu'il avait voulu. Cela pourrait être un défaut en prose, mais c'est là un des mérites de la splendide poésie. Et s'il m'était permis de faire une suggestion à al-Aqqad, je lui demanderais de supprimer ces notes explicatives philosophiques dans la seconde édition de ce recueil, si elle n'est pas déjà achevée, car je sais que la première édition est épuisée depuis un moment.

Et je ne sais pas pourquoi je devrais m'arrêter et clore ce propos sans soumettre à al-Aqqad une dernière observation, que je voudrais qu'il pèse et qu'il médite : c'est que le renouveau en poésie concerne sans doute la diction et les sens, mais qu'il devrait concerner aussi le mètre ; car chaque âme a sa manière de penser, et sa manière de s'exprimer, et chaque âme a aussi sa propre musique.

Et si cela est vrai pour les individus, c'est vrai pour les générations. Al-Aqqad sait que toute renaissance en poésie digne de ce nom entraîne un changement de mètre, et l'invention de formes rythmiques nouvelles. Ce fut le cas dans notre poésie arabe, en Orient et en Andalousie, et ce fut le cas dans la poésie d'autres nations que la nôtre ; et j'aurais aimé que ce fût le cas dans notre poésie moderne, et j'aurais aimé qu'al-Aqqad fût parmi les premiers à y conduire, et je n'en désespère pas, car al-Aqqad est un homme à l'âme fertile, à la sensibilité forte, au sentiment précis. Et quiconque réunit ces qualités, avec en outre une imagination puissante et d'une grande portée, est bien placé pour renouveler la poésie avec succès, et pour porter le renouveau au-delà de la diction et des sens jusqu'au renouveau des mètres et des rimes.

J'avoue avoir lu La Révélation de la quarantaine deux fois, et que je voudrais la lire encore et encore, et que je suis certain de trouver, dans une prochaine lecture, un plaisir et un délice qui me la rendront désirable

et qui m'y attacheront.

Est-ce le hasard qui a voulu que je parle d'al-Aqqad et de Haykal dans un seul article, ou est-ce une ressemblance, forte ou faible, entre ces deux hommes de lettres, qui m'a poussé à les réunir dans ce chapitre, bien que la différence entre eux soit vive, voire extrême dans sa vivacité ?

Ce dont je ne doute pas, c'est que la parution de La Révolution des lettres n'est pas ce qui m'a poussé à réunir ces deux hommes de lettres, car j'aurais pu consacrer à chacun d'eux un chapitre séparé ; et si je l'avais fait, j'aurais peut-être épargné au lecteur et à moi-même la longueur, et si je l'avais fait, j'aurais peut-être pu consacrer à chacun d'eux toute mon attention à son tour, et lui accorder une part de la critique et de l'éloge qu'il mérite. Mais je me suis trouvé poussé à les mettre côte à côte, à les réunir dans un chapitre, et à chercher ensuite ce qui m'y avait poussé. Je crois que c'est la sensation que j'éprouvais en passant de la poésie d'al-Aqqad à la prose de Haykal, et de la prose de Haykal à la poésie d'al-Aqqad ; car il me semblait passer entre deux hommes de lettres tout à fait différents l'un de l'autre, alors qu'en vérité je passais d'une poésie qui ressemble souvent à la prose à une prose qui ressemble souvent à la poésie, et tous deux se distinguent par la fertilité, la richesse et la profondeur, et tous deux se distinguent par ce style qui manque souvent de clarté, et tous deux se distinguent par une préférence pour le sens et une négligence de la diction à un degré considérable.

Ai-je besoin de décrire Haykal, et de louer son cœur intègre et son esprit puissant, sa perspicacité pénétrante et sa juste compréhension des réalités des choses qu'il examine par la recherche et l'étude ? Ai-je besoin de décrire cette fertilité étonnante, qui laisse perplexe quant à la décrire ou à la dépeindre, chaque fois qu'on songe aux efforts immenses que Haykal déploie sans interruption, sans fléchissement, sans lassitude, efforts qui parviennent néanmoins à garder une force constante, ne laissant presque jamais paraître de variation, ne cédant presque jamais à la faiblesse ? Car Haykal est propriétaire d'un journal, qu'il dirige et dont il gère les affaires, écrivant un article quotidien au moins ; il est membre d'un parti politique, prenant part aux travaux de ses collègues, s'entretenant chaque jour avec eux de politique, matin et soir ; et il est un homme de lettres qui lit beaucoup, et varie ses lectures, et les varie bien. Il lit la littérature arabe, lit la littérature anglaise, lit la littérature française, lit la politique, lit l'histoire, et — chose étrange — ne déteste pas lire les sciences du droit, bien qu'il soit lui-même homme de loi !

Et, par-dessus tout cela, il écrit sur la littérature dans ses divers sujets ; il écrit la littérature créative, et quand il décrit, il excelle dans la description, et quand il narre, il excelle dans le récit ; et il écrit la littérature critique, et quand il critique la poésie et critique la prose, il atteint dans cette critique ce que les meilleurs critiques peuvent espérer.

Et, par-dessus tout cela encore, il est père et mari, n'épargnant à sa famille rien de ce qu'elle lui doit, et il est ami, n'épargnant à ses amis rien de ce qu'ils lui doivent ; il est un homme ayant un rang manifeste dans notre vie sociale et politique, et il s'acquitte des droits et des devoirs que ce rang entraîne.

Et l'étrange, avec tout cela, c'est qu'en le rencontrant, vous trouvez un homme calme et posé, comme s'il venait tout juste de s'éveiller d'un sommeil reposant ; il n'est pas encore tout à fait en pleine activité, mais il est bien loin de la torpeur et de la langueur, et il ne vous faut parler avec lui que quelques minutes avant qu'il ne vous captive et ne vous étonne, si bien qu'on croirait parler à un génie — mais un génie à l'âme douce et à la conversation délicieuse.

Voilà Haykal : celui dont la capacité à la production continue — en politique, et en n'importe quelle politique, en littérature, et en n'importe quelle littérature — sans que paraisse en lui faiblesse, fatigue, ou quoi que ce soit qui ressemble à l'ennui, ne cesse d'étonner.

Un matin, j'entendais à peine mon compagnon me lire un des journaux du matin qu'il m'arrivait d'entendre, dans ce même journal, une annonce pour un nouveau livre de Haykal, *La Révolution des lettres* — et cette annonce était d'un style américain que Haykal n'avait jamais pratiqué. Haykal est parmi les plus actifs des hommes en littérature et en politique, mais parmi les plus ternes quand il s'agit de publicité ; je me suis donc dit : il faut que Haykal ait changé — et pourtant ma connaissance de lui n'est pas si ancienne — il faut que quelque chose autour de lui ait changé ; il faut que Dieu lui ait accordé un génie pour la publicité, comme il est un génie pour la production ! Et il ne s'écoula qu'une heure ou deux avant qu'un messenger n'arrivât, m'apportant un exemplaire du livre.

Je connaissais Haykal comme étant lent à offrir ses livres, et je l'en avais souvent blâmé, et j'avais souvent insisté avec instance pour obtenir mon exemplaire de ce qu'il publiait ; je ne fis donc que m'étonner davantage devant cette rapidité et cet ordre, et je demeure étonné encore aujourd'hui, car je ne comprends toujours pas la source de cette rapidité,

et de cet ordre, tant dans l'envoi que dans la publicité !

Quoi qu'il en soit, je me suis hâté d'annoncer le livre de Haykal aux lecteurs du Kawkab, comme l'annoncèrent les autres journaux, puis je me suis hâté de commencer à lire le livre ; et son titre ne m'a pas effrayé — soit parce que mon ami Haykal n'effraie jamais, quoi qu'il soulève, soit parce que la révolution, quelle qu'elle soit, ne m'effraie pas. Et je n'avais pas besoin de cette explication que Haykal semblait croire nécessaire, pour que les gens comprennent de lui ce titre ; car qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'on appelle aujourd'hui n'importe quel livre sur la littérature La Révolution des lettres ? La vie de la littérature arabe en ces jours n'est-elle pas une révolution continuelle ? Nous sommes révolutionnaires quand nous composons, révolutionnaires quand nous décrivons, révolutionnaires quand nous critiquons ; toute notre production littéraire est une révolution. Même ceux qui se qualifient eux-mêmes de conservateurs, qui insistent sur le conservatisme, qui s'en vantent, et qui y cherchent un avantage auprès de ceux qui l'aiment et l'exploitent — ceux-là mêmes sont des révolutionnaires, fuyant l'ancien qu'ils prétendent chérir et vouloir maintenir, pour se retrouver à le renouveler et à le changer !

Il suffit de lire même Nur al-Islam, la revue officielle d'al-Azhar, pour y voir une révolution et une tentative de renouveau, et un souci que les cheikhs d'al-Azhar, quand ils pensent et écrivent, paraissent adaptés à l'époque qu'ils vivent. Notre vie littéraire est donc tout entière révolution, et tout livre que nous écrivons sur la littérature est une révolution des lettres ; c'est pourquoi je ne me suis pas arrêté longtemps sur le titre, mais je me suis hâté de poursuivre la lecture du livre.

Je n'ai rien trouvé de nouveau dans le livre — et j'espère que Haykal ne s'en fâchera pas ; car tout le livre est nouveau, mais je le connaissais déjà ! Non parce que j'avais lu bon nombre de ses chapitres lorsqu'ils furent publiés dans al-Siyasa, quotidienne ou hebdomadaire, mais parce que je l'avais lu, et que je continuerai à le lire tout entier, en Haykal lui-même, chaque fois que je le rencontre ou que je lui parle ; car le livre est le portrait le plus fidèle, le plus sincère et le plus beau de l'esprit de l'écrivain. Vous lisez le livre, et vous voyez Haykal, et vous l'entendez parler, et il se peut que vous contestiez l'une ou l'autre de ses opinions, et vous vous apprêtez à exprimer cette contestation à Haykal comme s'il était assis près de vous, comme si vous pouviez le voir et l'entendre, et vouliez engager avec lui la conversation.

Il n'y a rien de nouveau dans le livre, et c'est précisément pour cela qu'il est parmi les livres les plus dangereux, les plus perfides et les plus rusés à votre égard ; vous y avancez, croyant avancer dans un propos familier, mais il ne vous faut guère réfléchir un peu à ce que vous lisez, ou persister un peu dans la lecture, avant que ce livre ne vous ouvre des portes et n'étende devant vous des horizons que vous ne connaissiez pas ou n'aviez pas envisagés auparavant — et voilà que tout est nouveau, et voilà que tout est curieux, et voilà que l'écrivain vous a trompé et déjoué, bien qu'il n'ait voulu ni tromperie ni ruse.

Je veux donner aux lecteurs d'al-Risala une idée précise de ce livre, à condition de ne le résumer ni de l'analyser — non parce que je ne l'ai pas lu, comme Haykal l'a soupçonné de notre ami al-Mazini, mais parce que le résumer le gâterait et lui enlèverait sa beauté et sa valeur véritable. Comment résumer, en un seul chapitre, un livre qui traite du renouveau et de l'imitation en littérature, qui traite du roman et du théâtre, qui traite de la littérature nationale, et qui tente la production dans cette littérature nationale ? Comment voudriez-vous résumer ce livre, étant donné la diversité de ses fruits et de ses couleurs ? Notre ami al-Mazini a tenté de le résumer et n'y a pas réussi, et si Haykal n'avait pas douté qu'il eût lu le livre, al-Mazini ne se serait pas donné la peine de cette tentative.

Je veux donc donner aux lecteurs d'al-Risala une idée précise de ce livre sans le résumer, et peut-être réussirai-je si je note que ce livre a deux aspects : il est, d'une part, une histoire exacte et précise de la littérature arabe égyptienne moderne de ces dernières années, et il est, d'autre part, une philosophie littéraire élevée dont le sujet est notre littérature moderne.

Si vous voulez savoir comment est née chez nous la querelle entre l'ancien et le nouveau, comment elle a évolué, et où elle a abouti, et quelles influences diverses s'y sont exercées, la renforçant tantôt et l'affaiblissant tantôt ; et si vous voulez savoir dans quelle mesure nous avons gagné pour nous-mêmes une personnalité forte ou faible dans les divers arts de la littérature — en poésie et en prose, en lettres, en roman et en théâtre ; et si vous voulez savoir l'image que nous dessinons de nous-mêmes d'une littérature nationale, et la vérité que nous avons pu atteindre quant à cette littérature, vous trouverez tout cela dans ce livre, et vous y trouverez, avec tout cela, un récit à la manière de Haykal, délicieux et merveilleux.

Puis, si vous voulez faire de la littérature un sujet de pensée et de philosophie, comme les philosophes font de la nature et de la métaphysique un sujet de leur philosophie et de leur pensée, analysant, expliquant les causes, élucidant, interprétant et prédisant, vous trouverez tout cela dans ce livre aussi ; car Haykal a analysé et expliqué les causes, Haykal a élucidé et interprété, Haykal a raconté l'histoire et prédit, et Haykal a atteint beaucoup de vérité en tout cela.

Je ferais tort à Haykal et je me ferais tort à moi-même si je disais que mon admiration pour son livre pouvait être bornée ; car il est un miroir clair, pur et sincère de notre vie littéraire depuis que la Grande Guerre a déposé ses armes. Mais je ferais aussi tort à Haykal et à moi-même si je disais être entièrement satisfait de son livre, reconnaissant tout ce qui y figure ; car entre Haykal et moi, il existe une vieille querelle que je ne vois pas finir, parce qu'il ne veut pas qu'elle finisse ! Et la langue de Haykal est le sujet de cette querelle ; car Haykal est, parmi les écrivains, de ceux qui privilégient le sens, tout comme al-Aqqad est, parmi les poètes, de ceux qui privilégient le sens, et Haykal néglige sa langue avec une grande sévérité, s'enlisant dans diverses sortes d'erreurs et un style désordonné, qui le rapproche parfois du banal. Et l'étrange est qu'il ne s'en trouve pas gêné, n'y voit aucun mal, et ne reconnaît pas qu'il se fait tort à lui-même et à sa littérature à la fois !

Je ne veux pas lui compter ces défauts, ni en donner des exemples ; car il ne les nie pas et ne les tient pas pour des défauts, et peut-être même s'en vante-t-il parfois, et il a certainement tort de le faire ; car il est pénible que ses sens beaux et splendides apparaissent si souvent vêtus d'habits usés et délabrés.

Et Haykal est comme un torrent ; quand il s'empare d'un sujet, il s'y précipite, et en rapporte beaucoup de bon, mais il n'échappe pas toujours aux débris ; car il s'enlise souvent dans l'erreur parce qu'il se hâte, et ne se donne pas la peine de vérifier et de s'assurer de certaines questions historiques. Voyez-le, dans l'introduction, voulant mentionner l'Odyssée, et mentionnant l'Énéide en l'attribuant aux Grecs ! L'Énéide est le poème de Virgile, et Haykal le sait fort bien, mais il a oublié, et a laissé son livre non corrigé, et il ne lui est pas venu à l'esprit de vérifier ce qu'il écrivait.

Et voyez-le, ailleurs, quand il mentionne la libération des Français de l'influence des Grecs et des Romains au dix-septième siècle, comment il cite La Bruyère et Molière, alors qu'il sait fort bien que le premier fut sans doute influencé par Théophraste, et que le second fut sans doute

influencé par Térence et Plaute ! Vous pourriez reprocher à Haykal un nombre non négligeable d'erreurs de ce genre, dont la source est la négligence et la hâte, et un certain dédain pour la vérification que pratiquent les érudits scrupuleux. Et si j'avais su que Haykal se souciait de la critique des critiques, ou du conseil des conseillers, j'aurais insisté pour qu'il adopte, pour ses chroniques littéraires, un filtre — si l'expression est permise — par lequel il filtrerait ce qu'il écrit, en éliminant l'erreur linguistique, et en éliminant la négligence de certains faits historiques !

Suis-je, après tout cela, en accord avec Haykal sur toutes ses opinions concernant l'ancien et le nouveau ? Je crois seulement que nous sommes d'accord sur la plupart d'entre elles et en désaccord sur le moins grand nombre, et peut-être notre désaccord naît-il de deux choses : la première est cette négligence même que je reproche à Haykal, qui le pousse à l'exagération et le contraint parfois au défaut ; et la seconde est que Haykal est un homme de lettres, mais son engagement continu dans la politique a quelque peu influencé sa conception des choses et son jugement sur elles.

Il va à l'excès quand il juge mal ce qu'écrivent les Européens sur nous lorsqu'ils touchent à notre vie littéraire ; car je ne pense pas que Gibb et ses semblables prennent la politique et ses passions pour mesure de leurs études littéraires. Et il va à l'excès, aussi, quand il juge bien de nous, de notre part d'imagination, et de notre capacité de production. Mais c'est un homme politique même quand il écrit sur la littérature ; il veut défendre l'Égypte et l'Orient, comme il le fait en politique, et il veut plaire aux Égyptiens et aux Orientaux, comme il le fait en politique. Quant à moi, je veux défendre l'Égypte et l'Orient, et je veux plaire à l'Égypte et à l'Orient, mais à condition que cela ne m'entraîne pas à altérer les faits scientifiques, ni à les toucher d'une quelconque déformation, même légère ; car la vérité m'est plus chère que toute chose, et que toute personne.

Quoi qu'il en soit, quels que soient les reproches que nous adressions au livre de Haykal, nous ne lui en ferons pas moins de place ; et nul ne peut nier que Haykal est l'historien arabe de la littérature contemporaine moderne, et qu'il s'est ainsi imposé — non, dirais-je, à cette seule génération, mais aux générations à venir aussi ; et je suis pleinement confiant que ce livre deviendra l'une des sources précieuses pour ceux qui voudront étudier notre littérature égyptienne dans cette renaissance actuelle.